

ment qui les trouve plus beaux que la réalité.

—Je sais un moyen qui vous la fera aimer. Il vous faudrait cueillir une fleur de Lune.

—Où se trouve cette fleur merveilleuse ?

—Au temps des moissons — c'est la légende qui parle — quand les rayons de la lune vont caresser la terre, s'ils se posent sur les épis blonds ou sur les brins d'herbe humides de rosée, il naît des fleurs d'un vert pâle, lamées d'argent, qui ouvrent, à la main qui les cueille, leur calice blanc comme celui des lis...

—J'en veux tapisser mon boudoir, et dès ce soir, j'irai...

—Jamais on ne peut cueillir seule la fleur de Lune.

—Et pourquoi ?

—Le sais-je ? Ainsi le veulent les bons génies qui ont donné à cette éclosion mystérieuse le talisman qu'elle contient. Ce talisman, c'est celui de rendre le cœur fervent et croyant à l'amour...

On touchait à la fin de la promenade. Les rumeurs confuses de la ville s'agitaient non loin d'eux. Lentement, descendait le crépuscule et au bord du firmament les lueurs du soleil mourant semblaient des franges d'étoiles...

Elle se leva et regardant une dernière fois la campagne immense qu'embrumaient déjà les ombres du soir, mais où se lèverait bientôt radieuse la lune aux fleurs de miracle, elle lança du bout de ses doigts, un baiser à travers l'espace...

—Que faites-vous là ? dit-il.

—Je dis adieu aux fleurs de Lune...

FRANÇOISE.

Coquetterie

Avez vous lu, ma chère Françoise, *Charge d'âme*, de Jeune Mairé ? Il y a dans ce livre une définition de la coquetterie qui peint exactement ce que j'en pense :

“Il y a coquetterie et coquetterie. Je crois que je tâcherai toujours qu'on me trouve gentille : se bien amuser, ce qui veut dire se faire faire la cour, lorsqu'on est jeune, puis, une fois mariée, être mariée pour tout de bon...”

C'est aussi ma définition de la coquetterie, et prise dans ce sens, ce n'est plus un défaut, mais une qualité

UNE FEMME.

Quelques Reflexions

FIER, je regardais passer, de ma fenêtre, un couple de jeunes mariés et, bizarre antithèse de la cause à l'effet, la joie réflétee par ces figures juvéniles éveilla dans mon esprit mille réflexions moroses et me fit songer particulièrement à un monologue entendu l'an dernier, dans lequel l'auteur, par des paroles typiques et une mimique appropriée, exprimait la manière d'être d'un mari un an, cinq ans, dix ans après le mariage... Quel decrescendo !... Ah ! quelle dégringolade, et partant quelle ironie amère dans ce tableau qui provoquait l'hilarité des spectateurs et devait réfléchir l'intérieur malheureux d'un si grand nombre !

Comment se fait-il, se demande-t-on souvent, que tant de maris se lassent d'entourer leurs compagnes, non seulement des prévenances attentives prodiguées au début de leur union ; mais se départent encore des exigences de la plus élémentaire politesse à leur égard, à mesure que celles-ci acquièrent plus de droit à leur amour, à leur respect ? Est-ce quand de frêles petits êtres sont là, réclamant pour se développer l'atmosphère d'un milieu paisible et l'affection unie de ceux qui veillèrent leur berceau ? Es-ce quand la femme a prodigué le plus pur de son dévouement et dévoilé les trésors intimes de son cœur qu'elle doit sentir le souffle glacé de l'indifférence passer sur sa vie ? ...

La cause de ces changements qui surviennent, parfois sans aucune excuse plausible, parfois avec de pâles raisons créées par l'imagination malade d'un coupable assoiffé de variété, quelle est-elle ? ...

Mentionnons d'abord le trop grand laisser-aller des mœurs, cette plaie de notre société moderne ; puis l'inconstance, cet écueil où vont échouer l'harmonie des foyers, la fermeté des consciences et les saintes fiertés de l'honneur...

Et quelle raison invoque-t-on toujours pour motiver une conduite aussi lâche ? Les défauts physiques

ou moraux de celle que, jadis, on trouva parfaite. Parce que l'on a reconnu, après six mois, un an, deux ans de ménage que la femme aimée n'appartenait pas à la première division de la hiérarchie angélique, l'époux égoïste lui impose ses propres travers sans aucun ménagement. Le misérable abreuve d'amertume un cœur qui se donne tout entier dans l'épanouissement d'un pur et sincère amour et il demeurera surpris qu'il en jaillisse ensuite le feu de l'indignation ; il a cru pouvoir concilier les bonheurs jaloux du foyer aux p'aisirs d'une vie entièrement extérieure et il se révoltera à son tour devant la chute de prétentions impossibles.

Quel suprême égoïsme dans ces caprices funestes où la femme épouse en vain, la femme mère sa santé, parfois sa vie ; et toutes deux ce besoin inné de l'âme : aimer et être aimée. Les enfants alors sont les témoins de dissensions inévitables nées de la désunion ; les fils trouvent une excuse à leurs faiblesses naturelles rendues plus grandes encore par une fatale hérédité.

Je songeais à toutes ces choses en contemplant cette jeune épousée, belle et triomphante comme une reine, dans la possession des joies rêvées et une larme coula de mes yeux.

S'appuiera-t-elle longtemps ainsi sur ce bras, chargé de la défendre et de la protéger, avec cet abandon de l'amour confiant, ou se verra-t-elle bientôt repoussée par lui, comme un objet vieilli et démodé ? ...

Qui sait ! Oh ! le terrible qui sait ! L'expérience de la vie seule enfante le doute qui décolore les bonheurs et nous en fait appréhender la fragilité.

BELLA.

Montréal, juillet 1903.

Les hommes n'apprendront jamais rien, et l'expérience est un fruit amer qui n'est pas même bon pour les dyspeptiques.

ARTHUR BUIES.